

**SAMUEL BECKETT,**

**UNE VOIX IRREPRESSIBLE**

Par François Chirpaz

[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)

Rubrique Philosophie

8 avril 2007

*"Cette voix qui parle, se sachant mensongère, indifférente à ce qu'elle dit, trop vieille peut-être et trop humiliée pour pouvoir jamais dire enfin les mots qui la fassent cesser, se sachant inutile, pour rien, qui ne s'écoute pas, attentive au silence qu'elle rompt, par où peut-être un jour lui reviendra le long soupir clair d'avent et d'adieu, en est-elle une ?"*  
(L'innommable)

**Comme une étrange étrangère**

Tant de mots, comme si rien ni personne ne pouvait en arrêter le débit mais pour dire quoi, en fin de compte ? Quiconque rencontre l'œuvre de Beckett et ne se satisfait ni d'une simple jouissance d'esthète ni de ne voir en elle que simple jonglerie sans conséquence ne peut manquer d'osciller entre des sentiments contradictoires de familiarité et de malaise. De familiarité, parce que cette oeuvre renvoie avec une force singulière à une expérience commune, celle de notre propre condition, en la mettant à nu comme peu d'œuvres ont su y parvenir. Mais de malaise pourtant par ce qu'elle laisse pressentir : le parti-pris de dynamiter le langage et d'en ruiner la force vive.

C'est par sa tonalité propre que toute grande oeuvre s'annonce. D'Homère ou d'Eschyle à Sophocle, de Shakespeare à Proust ou à Kafka (pour ne retenir que quelques noms parmi les plus grands), l'œuvre littéraire ne peut être reçue que parce qu'elle parle une langue familière à chacun. Mais ce qu'elle a à faire entendre est une voix singulière par la tonalité qu'elle imprime aux mots : la musique d'un chant profond qui n'appartient qu'à elle. Toujours déroutante par la force et la nouveauté de sa tonalité, et pourtant ne cessant de solliciter l'écoute de qui la rencontre car c'est de notre condition d'homme qu'elle nous parle. En ce sens, la découverte d'une grande oeuvre provoque toujours peu ou prou l'ébranlement de qui la rencontre puisque ses accents bouleversent le cours ordinaire des mots que les hommes échangent entre eux et le regard qu'ils portent sur le monde et sur eux-mêmes. Mais

c'est pour les convoquer devant ce qui leur importe le plus en les incitant à se faire contemporains de leur propre destin.

L'œuvre de Beckett est indéniablement de celles dont l'accent s'impose par leur ton unique et singulier. Mais ce ton est étrange qui paraît venir d'un ailleurs ou de nulle part, parlant, dans notre langue, une langue autre, telle une étrange étrangère. Non pas une langue aux sonorités incompréhensibles, mais bien une étrangère étrange. Parlant la même langue, elle est d'ici, elle est de notre monde et elle parle d'une condition qui nous est familière puisque c'est de la nôtre qu'il s'agit : la condition de l'homme dans la vie et devant sa propre vie. Evoquant cette condition sur la scène ou dans le genre romanesque, et pourtant avec de tels accents qu'elle ne cesse de susciter un malaise car elle laisse pressentir que c'est de tout autre chose qu'il s'agit.

Le personnage de Beckett est un homme prostré, se traînant avec peine sur la scène, cloué sur un lit, à demi enterré dans le sable ou bien enfoui dans une jarre, ou dans une poubelle. Semblable, à bien des égards, à Prométhée cloué sur son rocher "en un désert sans hommes", comme l'écrit Eschyle, ou à Job prostré sur le sol par la maladie qui ronge son corps et, plus encore, par l'effroi qui s'est emparé de son âme dès lors qu'il a pris la mesure de l'abandon de son Dieu. Comme l'un et l'autre, privé de ses mouvements et contraint d'endurer, d'une manière passive, une condition qu'il n'a ni choisie ni voulue. Interdit de tout mouvement, ne pouvant rien faire ni entreprendre pour se délivrer du fardeau infligé et contraint d'ouvrir son regard comme jamais jusqu'alors.

La comparaison, toutefois, s'arrête là et elle ne peut se poursuivre plus avant car si Prométhée et Job sont rivés au malheur qui les a terrassés, il leur reste la possibilité de parler. A leurs interlocuteurs présents mais, d'abord et surtout, à l'Absent qui les fait souffrir dont ils ne doutent toutefois pas de la réalité. Quelle que soit leur douleur présente, ils ont pourtant conservé le privilège de la parole. Pour se dresser contre Zeus ou pour en appeler à Yahweh. En une révolte qui ne doute pas de la justesse de sa propre cause et qui, chez Job, ne dissimule pas la démesure de la confiance à l'endroit de celui qu'il apostrophe avec véhémence.

Car si Prométhée et Job sont rivés sur le sol de leur souffrance, ils demeurent capables de parole. Ils parlent et c'est d'eux-mêmes que leur parole émane. Mais de qui, par contre, vient cette voix irrépressible qui s'est logée dans les personnages de Beckett ? *"Et qui parle en ce moment ? Et à qui ? Et de quoi ?"* demande le personnage de *L'innommable*. Une voix si faible et si lointaine, et pourtant impossible à arrêter. Une voix faite de mots venus d'autres ou d'ailleurs. En un sens, la sienne. Mais, en fait, une voix qui s'est emparée de sa vie en le dépossédant de cette seule part de lui-même qu'il pourrait revendiquer.

Tout se passe comme si un autre (ou d'autres) s'était emparé de sa parole. La parole de Prométhée ou celle de Job entend témoigner de leur douleur de vivre. Elle vient d'eux-mêmes et elle en appelle à un juge. Mais la parole du personnage de Beckett n'en appelle à personne car celui qui parle est devenu étranger à lui-même et les mots que sa bouche profère ne viennent pas de lui. *"Ils m'ont gonflé de leurs voix, tel un ballon, j'ai beau me vider, c'est encore eux que j'entends. Qui, ils? (...) les mots sont partout, dans moi, hors moi, ça alors, tout à l'heure je n'avais pas d'épaisseur, je les entends, pas besoin de les entendre, pas besoin d'une tête, impossible de les arrêter, impossible de s'arrêter, je suis en mots, je suis fait de mots, des mots des autres..." (L'innommable).*

Une existence dépossédée d'elle-même par les mots qui la traversent, délogée et, pour tout dire, aliénée.

### **Une existence abandonnée et déchue**

*"Piqué, à la manière d'une gerbe, dans une jarre profonde, dont les bords m'arrivent jusqu'à la bouche, au bord d'une rue peu passante aux abords des abattoirs, je suis en repos, enfin." (L'innommable)*

*"Lointains sans fin terre ciel confondus rien qui bouge pas un souffle. Faces blanches sans traces oeil calme tête sa raison aucun souvenir. Ruines répandues gris cendre à la ronde vrai refuge enfin sans issue." (Sans)*

Dans les romans, un homme seul. Sur la scène du théâtre, deux personnages, ou quatre lorsque arrive Pozzo suivi de Lucky, son souffre-douleur (*En attendant Godot*) mais, en fait, toujours la même existence égarée, perdue et sans repère en un lieu qui n'a plus les contours du monde familier. Un espace rétréci et confiné, privé de la profondeur de l'espace ordinaire et restreint à l'alentour immédiat, sans nulle ouverture ni ligne de fuite, telle la chambre de Grégoire Samsa. Sans doute, cette chambre du personnage de *La métamorphose* a-t-elle une fenêtre mais cette fenêtre n'ouvre sur aucun ailleurs puisque le regard myope de Grégoire ne peut rien distinguer dans le brouillard uniforme qu'est devenue, pour lui, la rue. Et s'il arrive que la porte de sa chambre s'entrouvre sur l'appartement, comme à la fin du récit, ce n'est qu'en prélude à la catastrophe finale.

Le monde de Beckett est monde clos et baigné dans une constante lumière grise couleur de sable. Non pas la nuit où il arrive que l'existence se perde pour avoir perdu ses points de repères, ni la clarté aveuglante du plein midi d'été qui écrase les formes et semble expulser les hommes. Simplement une lumière grise qui noie tout relief. Le sol à l'entour ne se laisse pas distinguer du ciel, comme si ciel et terre ne parvenaient plus à laisser repérer la frontière qui les sépare. Dans cette grisaille uniforme, toutes les formes se dissolvent, comme se sont dissoutes les frontières du corps. Est-il d'ailleurs encore possible de parler d'un corps,

là où son contour extérieur ne se laisse plus distinguer de ce qui colle à sa peau ? Ce corps n'est plus que corps en miettes, parcelles souffrantes disloquées, dépossédé de sa posture verticale et contraint à ramper dans la fange où il se mêle et se confond avec elle.

Qui donc est-il cet homme dont le corps se réduit à des morceaux ? Une épave *"provenant d'un naufrage et rejeté par la tempête."* (Molloy) Un être étrange désormais incapable de s'assumer comme le sujet de sa parole et de sa vie : *"Je. Qui ça ? (...) Je ne dirai plus moi, je ne le dirai plus jamais, c'est trop bête. Je mettrai à la place, chaque fois que je l'entendrai, la troisième personne, si j'y pense. (...) Puis assez de cette putain de première personne, c'en est trop à la fin, il ne s'agit pas d'elle..."* (L'innommable)

Pour l'homme qui a à vivre en ce monde, la grisaille qui dissout toute forme et tout relief n'est trouée d'aucune lumière. Aucune ni en dehors de lui ni en lui-même, pas même une lueur. Dans ce lieu à couleur de sable qu'est devenu le monde, l'existence est abandonnée sans recours. Un monde simplement minéral, sans nulle trace de végétation qui pourrait prendre figure de vie car l'arbre d'*En attendant Godot* au pied duquel s'arrêtent Estragon et Vladimir n'est rien que bois mort, même pas bon pour dresser une potence. Et, dans ce monde, une existence qui n'en est plus une puisque sans possibilité de se mouvoir et de tracer un chemin vers un ailleurs. Enfermée donc et, dans cette enfermement vouée à la prostration. Non plus simplement abandonnée mais bel et bien déchue. Dehors, il n'y a rien et elle-même ne peut rien sinon proférer sans fin les mots de la voix intarissable qui a pris possession d'elle.

### **En un maintenant pétrifié**

Qu'est-ce donc, pour l'homme, que le monde, sinon l'espace qu'il peut habiter parce qu'il peut s'y installer, ordonnant l'alentour pour l'y ajuster à sa propre vie ? Et qu'est-ce que cette vie, sinon ce temps qui se vit en un présent tissé de mémoire et ouvert à d'autres moments et à d'autres jours à venir. Le temps aboli n'est jamais tout à fait mort tant qu'en demeure le souvenir. Et l'ouverture sur l'avenir offre au présent la garantie qu'il n'est pas simple ressassement de ce qui a déjà été dit ou été fait. C'est cela même qui constitue le présent ordinaire de la vie pour l'homme : l'installation dans l'épaisseur d'une durée tissée de mémoire et orientée vers un temps à venir. Mais une installation jamais tout à fait immobile puisque capable d'évoquer son passé et, par ses rêves et ses projets, tendue vers d'autres jours à venir.

Or, voilà bien ce qui est devenu impossible aux personnages de Beckett : le temps de leur vie n'est jamais réellement un présent. Il n'est qu'un maintenant sans attache parce que sans mémoire. Un temps où rien n'advient et où il ne se passe rien, où rien n'arrive du dehors ou d'un autre. Le garçon qui se présente comme l'envoyé de Godot n'a, en fait, nul message à

transmettre et, quand bien même il en aurait un, qu'en pourrait-il savoir lui qui a oublié sa visite de la veille ?

Sans doute, Estragon et Vladimir peuvent donner l'impression de se déplacer sur la scène. Mais le cercle de leurs pas ne cesse de se restreindre en un parcours pour ainsi dire immobile comme est arrêté à jamais le mouvement de ceux qui sont cloués sur un lit, enfermés dans une jarre ou une poubelle, ou bien encore enterrés dans le sable.

Un temps sans épaisseur et un espace sans profondeur, tel est le lieu de ces vies qui ne sont plus des vies mais le simple ressassement de gestes qui se répètent en un rituel interminable, et de mots qui ne sont que formules tournant à vide sur elles-mêmes, semblables aux cailloux que Molloy répartit entre ses quatre poches et qu'il suce à tour de rôle. *"Car quelle fin à ces solitudes où la vraie clarté ne fut jamais, ni l'aplomb, ni la simple assise, mais toujours ces choses penchées dans un éboulement sans fin, sous un ciel sans mémoire de matin ni espoir de soir."* (Molloy) En cet espace verrouillé et dans ce maintenant pétrifié la voix qui parle n'est pas en quête d'un temps perdu et elle ne sait rien de l'audace qui suscite ces rêves dans lesquels les hommes peuvent évoquer des ailleurs capables de desserrer l'étau des contraintes du présent. Simplement enfermée en cet ici et maintenant, errant, comme la raison de Vladimir, *"dans la nuit permanente des grands fonds."* Parce qu'elle ne cesse à aucun moment, cette voix peut se donner comme une illusion de la vie. En fait, son babil a déjà figure de mort.

### ***Le babil terrifié des condamnés au silence***

La part la plus essentielle de l'homme est la plus éphémère : les mots, souffle que le vent emporte et dont rien ne demeure si l'inattention les laisse s'évanouir. Et pourtant c'est là seulement que peut advenir ce qui fait de ce vivant un être à face humaine. Rien de ce qui advient dans une vie d'homme ne se passe jamais que dans des mots, si éphémères que les hommes doivent sans cesse solliciter leur capacité de mémoire et qu'il leur faut l'écriture pour conserver une trace de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont dit et de ce qu'ils ont été. Hérodote le rappelle, dès la première phrase de son *Enquête*, lui dont le souci premier est de conjurer les désastres de l'oubli : « afin que le temps n'abolisse pas les travaux des hommes et que les grands exploits accomplis soit par les Grecs, soit par les Barbares, ne tombent pas dans l'oubli. »

Parole et écriture se renvoient l'une à l'autre. Ecrire pour conjurer l'oubli, et parler pour maintenir vive l'existence. Parler, pour dire le monde, pour l'ordonner et lui donner consistance en le nommant. Mais d'abord pour exister comme un homme. Et, dans la mémoire, conserver une part de la vie passée pour préserver l'existence du désastre de l'oubli. Ecrire, enfin, pour conjurer ce même oubli en inscrivant les mots dans la durée. Pour nommer,

c'est à dire pour donner consistance. « Les mots disent le monde et les mots disent l'homme, ce que l'homme voit et ressent, ce qui existe, ce qui a existé, l'antiquité du temps et le passé et le futur de l'âge et du moment, la volonté, l'involontaire, la crainte et le désir de ce qui n'existe pas, de ce qui va exister. (...) Les hommes ont dévoré un dictionnaire et ce qu'ils nomment existe. L'innommable, la fin de tout ne commence qu'aux frontières de la mort impensable. » (Eluard, *Les sentiers et les routes de la poésie* )

C'est dans le langage que l'homme habite le monde parce que c'est là qu'il habite sa propre vie. Mais il n'est de parole vivante qu'à partir de la demande tournée vers un autre dont elle sollicite l'accueil capable d'écoute. « Qui me donnera quelqu'un qui m'écoute ? » La demande de Job est demande essentielle de l'être humain, au centre de chacune de ses demandes particulières à la vie. Il faut rencontrer quelqu'un capable d'accorder une écoute pour que la parole proférée puisse ne pas douter d'elle-même et de cette vie qu'elle s'essaye à dire : pour continuer à parler et ne pas sombrer dans le vide de l'oubli. Et pour continuer à vivre.

Le langage est donc l'espace où l'homme habite. C'est là qu'il peut nouer des relations avec son semblable et faire communauté avec ceux au milieu desquels il est venu dans la vie et continue à vivre. Des mots qui ne sont jamais que simples modulations du souffle par la bouche humaine et qui permettent pourtant de faire société et d'ordonner le monde en le nommant. Et, parce que repris par une parole vivante, des mots qui constituent le lieu par excellence de cet existant que l'homme est.

Dans l'espace clos et le maintenant pétrifié où ils ont à endurer le temps sans fin de leurs jours, les personnages de Beckett ne peuvent pas ne pas laisser affleurer en eux le sentiment terrifiant de leur propre solitude. Mais en ce « désert sans homme » plus terrifiant encore que celui où Prométhée est contraint d'endurer sa peine, à qui pourraient-ils dire l'effroi de leur esseulement ? Pour être en mesure de le dire, il faudrait qu'en eux la conscience parvienne à émerger. Or, dans ce flot intarissable de mots, la conscience de leur propre condition ne se manifeste pas assez pour trouver les mots justes qu'il faudrait pour se dire l'un à l'autre et se montrer capable de la patience indispensable à l'écoute de l'autre.

Aussi, comme elle ne peut *se* dire, se contente-t-elle de ce babil qui ne parvient pas à devenir réellement parole parce qu'il ne sait plus accorder au silence cette part qui donne aux mots la respiration indispensable à toute parole vivante, la respiration qui, dans les mots, est le rythme même de la vie. Car un tel silence n'est pas simple absence de mots, il en est la suspension délibérée pour rendre possible l'écoute et se rendre disponible pour elle. Ce dont ne sont capables ni Estragon ni Vladimir, pas plus que Winnie ou Willie.

*Le babil terrifié des condamnés au silence dont parle L'innommable n'est donc rien que cliquetis de sonorités pour masquer le vide, figure de la mort. Dans celui qui parle, mais sans qu'il y soit lui-même pour rien : « Ça vient, ça vient, j'entends ici le coup de gueule qui va tout apaiser, même si ce n'est pas moi qui le pousse. En attendant, inutile de se savoir défunt, on ne l'est pas, on se tortille encore, les cheveux poussent, les ongles s'allongent...(...) Et le cycle continue, cahotant, des fuites et des bivouacs, dans une Egypte sans bornes, sans enfant et sans mère. » (Molloy)*

Pour tout dire, un babil où se laissent pressentir l'effondrement du langage et celui de l'homme.

### **Une voix qui se retourne contre le langage**

Et tel est bien le centre de ce malaise que suscite la rencontre de l'œuvre de Beckett car ce qui s'annonce en elle constitue peut-être le versant le plus inquiétant de la question de l'homme moderne : celle qui l'incite à ne plus accorder le moindre crédit au langage.

Elle n'est pas de ce temps la suspicion à l'endroit du langage car elle est déjà contemporaine du surgissement du scepticisme sans nuance qui, dans notre tradition d'Occident, s'annonce avec Pyrrhon. Qu'en advient-il de ce *logos* (parole et raison) qui, pour la pensée grecque, fait la fierté de l'homme puisqu'en lui il peut discerner ce qui constitue sa grandeur propre, ce qui le fait s'ouvrir sur le monde en lui accordant la certitude de le connaître et lui garantit que lui-même n'est pas rien ? Avec Pyrrhon, la pensée en est venue à la forme extrême de la méfiance qui lui fait ruiner toute prétention inscrite en sa parole : les mots n'ont rien à voir avec ce qui est, ni dans le monde au dehors, ni dans l'existence de l'homme. Ils achoppent à saisir quoi que ce soit. Avec lui, la pensée qui s'est émancipée en découvrant la possibilité inouïe de ce qui advient dans et par le langage se laisse prendre au vertige du soupçon sans limite et sans règle et s'avoue incapable d'accorder le moindre crédit au *logos* : cédant au désespoir au sujet d'elle-même et de la parole qui l'exprime.

Les mots ne sont donc rien que simples sonorités étrangères au réel du monde et de l'homme. Ne reste alors pour qui ne veut pas se laisser berner avec ces sonorités qui ne sont plus, pour lui, que du vent que la seule ressource de se taire, de s'établir en cette *aphasia*, cette non-parole qui constitue le tout de la sagesse. Si les mots ne disent rien du monde et ne changent rien dans la vie, ne reste que le silence. Puisque parler n'a rien à voir avec ce qui est, se taire est l'unique mot de la sagesse.

Descartes qui savait le péril qu'un tel doute fait courir à la pensée lorsqu'elle ne parvient plus à le tenir en bride avait pris soin de tenir le langage hors de sa portée. Toutes nos certitudes apprises peuvent vaciller sous les coups de boutoir du doute mais la pensée n'est pas perdue si elle parvient à maintenir le langage à l'abri de la morsure du doute comme l'a fait la longue tradition des penseurs qui ont accordé crédit à la raison et discerné dans le doute incontrôlé le péril suprême pour la pensée. Le péril par excellence puisque, en fin de compte, l'agent de sa propre destruction.

Héritier lointain de cette sagesse qui désespère ouvrir par les mots un espace de sens, Beckett ne choisit pourtant pas le silence. Ses personnages sont incapables de se taire, comme l'avoue Estragon. Et même intarissables. Mais c'est pour ne pas entendre et, en fin de compte pour ne pas penser.

Estragon – *« essayons de converser sans nous exalter, puisque nous sommes incapables de nous taire. »*

Vladimir - *C'est vrai, nous sommes intarissables.*

Estragon - *C'est pour ne pas penser.*

Vladimir - *Nous avons des excuses.*

Estragon - *C'est pour ne pas entendre. »*

*(En attendant Godot)*

Ne pas penser mais surtout ne pas entendre, c'est-à-dire ne rien recevoir d'un autre. Cette voix irrépressible qui s'est emparée du personnage de Beckett n'est donc pas ce qui ouvre l'homme à sa possibilité singulière, même si cette dernière ne s'offre à lui que sous forme d'énigme. Elle ne l'*ouvre* sur rien, ni sur le monde, ni sur Dieu, ni sur l'autre homme, ni sur sa propre part d'humanité. Elle ne fait que l'emporter en une ronde qui tourne sans fin sur elle-même, en un ressassement vide de sens : encore une fois, comme le circuit toujours recommencé des cailloux de Molloy.

### **La parole d'in-quiétude**

Cette voix intarissable qui, d'un livre à l'autre, poursuit une course pour ainsi dire somnambulique témoigne indéniablement de l'*in-quiétude* qui ne cesse de « travailler » ce vivant que nous sommes, mais elle ne le fait qu'en se méprenant sur le sens réel de ce mouvement qui ouvre l'homme à la dimension de son humanité, comme à cette contradiction qu'il demeure pour lui-même.

Parce qu'il parle, l'homme n'est jamais tout à fait un vivant semblable à tous les autres : parler et penser l'installent en une place à part au milieu des vivants, ce que les hommes savent depuis le temps où ils ont commencé à s'interroger sur leur propre destin. Et pourtant

ils n'en demeurent pas moins, depuis le commencement, incertains de la nature réelle de leur être, tantôt tentés de se considérer comme des dieux s'autorisant à imposer leur empire et rêvant de se croire maîtres du monde parce qu'ils règnent sur un morceau de territoire, tantôt cédant au désespoir devant la mort qui ronge la vie. Tantôt vivant leur vie dans la folle ignorance de l'échéance de la mort, tantôt fascinés par cette échéance au point de s'empêcher de vivre. En tout cas, courant toujours le risque de se méprendre sur le sens réel de cette *inquiétude*, ce non-repos qui arrache la vie au sommeil de la satisfaction de ses besoins ou de ses certitudes.

Ni dieu, ni simple vivant parmi tous les autres, l'homme est simplement cet être qui s'efforce d'accéder à sa propre humanité en ne cessant de tenter de repérer, dans le monde comme hors du monde, dans les événements comme dans sa propre vie, des traces de ce qui fait sens pour cette vie qu'il s'attache à vivre. Une telle vie a-t-elle un sens qui justifie la peine que se donnent les hommes ? Nul n'en peut rien savoir d'une manière certaine, mais nul ne peut réellement vivre qu'en pariant que tout cela n'est pas vain. En témoignent la parole de Prométhée et celle de Job : jamais le simple cri de la douleur ou de l'effroi, mais le pari délibéré d'en appeler à un témoin capable d'entendre, que ce témoin soit Dieu ou bien un autre homme. Mais c'est, alors, d'une parole qu'il s'agit, et non pas d'une simple voix, comme il en va chez Beckett : une parole qui vient de la douleur même de la vie, et une parole toujours déjà tournée vers un autre, quand bien même elle ne sait rien de ce qu'elle peut attendre de cet autre.

On a parfois voulu reconnaître, dans l'œuvre de Beckett, une tonalité tragique et l'une des formes modernes du tragique. En fait, c'est se méprendre tant sur le sens de ce que l'existence doit endurer dans l'épreuve tragique que sur la forme de la conscience qui, alors, émerge dans l'être humain. Lorsqu'une telle épreuve s'empare de l'existence, elle fait se déchirer le lien entre l'homme et sa propre vie. Alors, tout se passe comme si l'homme ne pouvait plus s'ajuster à la vie mais se voyait contraint de vivre en situation de divorce avec elle. Ne pouvant plus la reconnaître comme son bien le plus propre mais, tout au contraire, comme son ennemie.

Cependant, dans le temps même où l'épreuve tragique semble briser, dans l'homme, sa force vive en lui découvrant son destin comme ce qui s'attache à le perdre, elle ne parvient pas à l'écraser et ne le contraint pas à l'hébétude. Quand bien même elle le terrasse en brisant son attente, elle ne parvient pas à faire taire sa légitime recherche de sens. Bien au contraire, elle suscite, en lui, une conscience d'autant plus aiguë, en une parole questionnante et d'autant plus en quête du sens de sa vie. Brisés dans leur attente, Antigone, Prométhée ou Job sont encore des existants qui conservent la souci de parler car ils accèdent à la conscience la plus vive de ce non-repos qui est l'*inquiétude* même.

Dans l'œuvre de Beckett, par contre, le malheur d'être né conduit à l'exténuation de l'existence qui ne parvient à supporter ce malheur que dans la fuite en un babil intarissable. Et à l'exténuation de l'existence répond l'acheminement du langage vers l'insignifiance. Les mots n'ont plus rien à dire dès lors que s'est effacé le sujet qui aurait pu les proférer en son nom propre. Dans la douleur d'avoir à vivre, l'existence s'affaisse sur elle-même en une hébétude bavarde. En un sens, la voix irrépressible qui s'est emparée des personnages laisse entendre, parfois, des accents proches de l'in-quiétude tragique. En fin de compte, elle ne parvient qu'à faire s'affaisser cette in-quiétude dans le vertige de mots impossibles à arrêter. Mais, en laissant s'exprimer cette douleur d'avoir à vivre, elle se méprend sur la possibilité dont l'être humain peut encore se révéler capable, jusque dans son malheur même. Un être humain est encore capable d'autres possibilités, mais cette oeuvre n'en témoigne pas.

© François Chirpaz  
[www.contrepointphilosophique.ch](http://www.contrepointphilosophique.ch)  
Rubrique Philosophie  
8 avril 2007